

de notre très sainte mère sera d'autant plus vif, d'autant plus parfait, que nous aurons de ses privilèges une connaissance et plus juste et mieux approfondie : car la connaissance de Marie, comme celle de Dieu, mène à l'amour.

IV. — Mais où chercherons-nous cette doctrine sûre, claire et substantielle que réclame un traité sur la double maternité de Marie? Je l'ai dit au titre même de l'ouvrage : chez les Pères et chez les Maîtres les plus autorisés de la science sacrée. Avec les uns et les autres nous irons tout d'abord puiser aux sources de la Sainte Écriture : car elle contient, sinon d'une manière toujours explicite, au moins en germe, tout ce qu'on peut écrire de plus glorieux et de plus sublime à l'honneur de la Mère de Dieu. Avec les uns et les autres encore nous nous appuyerons sur l'autorité du témoignage traditionnel. Non seulement les docteurs de l'École, mais les Pères eux-mêmes, j'entends ceux d'une époque moins reculée, nous ont donné cet exemple d'interroger et de suivre les vénérables témoins de l'antique croyance. Comme eux aussi, nous aurons recours à la sainte Liturgie, fidèle expression des sentiments et de la foi de cette autre mère des chrétiens qui est l'Église.

Nous irons encore puiser dans les ouvrages des Saints. A qui pourrions-nous mieux demander ce qu'il faut penser et croire des privilèges de la Mère de Dieu, qu'à ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur de la contempler de plus près et de vivre plus familièrement avec elle?

Du reste, pas plus que les uns et que les autres, nous ne nous croirons obligés d'affirmer uniquement de Marie les privilèges *explicitement* contenus soit dans la *Parole écrite*, soit dans la tradition primitive. La doctrine évangélique, encore qu'elle soit immuable en elle-même, est soumise quant à son intelligence à la loi du progrès; non pas certes d'un progrès qui se résoudrait dans une diversité de croyances pour les différents âges, mais du progrès où la connaissance plus claire, plus large et plus compréhensive succède à des notions moins nettes et moins développées.

Écoutez encore Suarez : « C'est, dit-il, par un conseil tout particulier de l'Esprit-Saint que plusieurs mystères et privilèges de la Vierge n'ont été ni expressément consignés dans les Livres canoniques, ni renfermés dès l'abord dans une tradition claire et définie d'une manière certaine. Il fallait donner aux chrétiens une occasion de méditer plus profondément ces choses et de les étudier à loisir; il fallait qu'ils pussent, en fouillant en quelque sorte par le raisonnement les principes généraux reçus dès l'origine, en tirer à la louange de Marie les multiples conséquences qu'ils renferment (1). Donc, en cette matière ainsi qu'en

(1) S. Ignace de Loyola, dans la seconde des *Annotations* ou Remarques par où commence le livre de ses *Exercices spirituels*, donne un précieux conseil à celui qui doit proposer à d'autres les sujets de méditation ou de contemplation. C'est qu'il se contente d'en parcourir les points avec une *exposition sommaire*. « En effet, dit-il, si la personne qui va contempler ou méditer, parvient, soit par son propre travail soit par la lumière divine qui l'éclaire dans son intelligence, à trouver quelque chose qui lui fasse mieux comprendre et goûter son sujet, elle en recueillera plus de consolation spirituelle et plus de fruits que si on lui eût développé fort longuement la matière à méditer ». Tel est, si je ne me trompe, le procédé providentiel mis en œuvre par Notre Seigneur, à

toute autre, on peut, on doit même apporter comme arguments, des raisons fondées sur les principes venus à nous par la tradition, sur la nature des choses, voire même sur les convenances; car les unes et les autres sont d'un grand poids et d'une grande force en théologie, comme il est démontré par l'usage des plus illustres Docteurs, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Augustin, saint Anselme et bien d'autres encore. Combien de fois ne les avons-nous pas vu faire appel non seulement à l'autorité directe de la parole de Dieu, mais aux raisons, aux analogies, aux conjectures même, partout où ils ont traité des mystères et des perfections du Christ (1) »? Voilà donc quelles seront nos sources principales: la Sainte Écriture, les Pères avec la Liturgie de l'Église et les théologiens.

V. — Quelques remarques sur chacune des sources. Dans l'emploi que nous ferons des Saintes Écritures, nous nous attacherons de préférence au sens littéral. Toutefois nous n'excluons pas absolument tout recours au sens *accommodative*; et cela pour deux raisons. La

l'égard de sa sainte Mère, Il l'a proposée aux siècles chrétiens comme l'éternel sujet de leurs contemplations. Mais il s'est contenté d'exposer sommairement par son Esprit le premier principe de ses grandeurs avec quelques points plus fondamentaux: comme s'il leur avait dit: Voilà quant à la substance quelles sont les grâces que j'ai faites à ma Mère. C'est à vous maintenant de réfléchir sur ces vérités principales, de les creuser pour en extraire les richesses qu'elles contiennent. Je vous donne pour guide mon Église; pour aides, mes Docteurs et mes Saints; pour moteur dans cette recherche, l'amour de ma mère et de votre mère. A mesure que vous mettrez en relief un nouveau privilège, vous participerez à l'ineffable joie que j'ai goûtée dans mon cœur en la couronnant au ciel.

(1) Suarez, de *Myster. vitae Christi*, in Praefat.

première, c'est qu'il peut servir à mettre en relief la vérité qu'il est impuissant par lui-même à établir. Personne n'ignore quel heureux et fréquent usage en a fait la sainte Église dans les louanges qu'elle donne à la bienheureuse Vierge. Tous nos Docteurs ont suivi cet exemple; persuadés que ces accommodations, quand elles ne sont pas employées à la légère et sans choix ni réserve, ont une efficacité merveilleuse pour rendre plus saisissante et plus nette une doctrine appuyée d'ailleurs sur des arguments solides.

La seconde raison, c'est qu'il y a des cas où le sens accommodative ne sert plus seulement à projeter la lumière sur des privilèges établis par des preuves indépendantes, mais qu'il revêt lui-même une force probante en faveur de ces privilèges. Prenez par exemple les beaux textes *sapientiaux* que la sainte Église a si constamment appliqués à Marie dans nos livres liturgiques; ces textes, il est vrai, n'ont par eux-mêmes aucune valeur démonstrative, puisque ce n'est pas la Mère, mais le Verbe de Dieu, son fils, que le Saint-Esprit avait en vue, quand il les inspira. Et pourtant, l'autorité de l'Église, qui les emploie pour nous dire ce qu'elle pense et ce que nous devons penser de Marie, peut leur donner par cet emploi même toute la valeur d'un argument théologique (1). Ils deviennent dès lors la manifestation de sa croyance et de ses pensées.

(1) C'est ce que le R. P. de La Broise a très heureusement expliqué dans un article *des Etudes* intitulé « La Sainte Vierge et les livres sapientiaux ». *Etudes*, 5 mai 1899.

Une deuxième remarque, ou plutôt le second chef de remarques, concerne l'usage que je ferai des Pères. Tous n'ont pas une égale autorité, différents qu'ils sont par l'ancienneté, par la science et par le rôle qu'ils ont joué dans l'Église de Dieu. Nous nous adresserons de préférence aux plus célèbres, à ceux-là surtout qui ont plus spécialement traité des prérogatives de la Mère de Dieu. Je n'ai pas la prétention de ranger au nombre des Pères proprement dits les écrivains ecclésiastiques qui leur furent contemporains ou qui les suivirent de près; bien que leurs œuvres soient mêlées aux ouvrages des Pères dans les collections de Patrologie. Si les témoignages de ces écrivains sont par eux-mêmes de moindre autorité, ils ont pourtant leur valeur; soit parce que les auteurs nous révèlent par eux quelle était à leur époque la pensée de l'Église, soit parce qu'ils ont eux-mêmes puisé leurs inspirations dans la doctrine et dans les écrits des Pères. Voilà pourquoi je leur ferai de fréquents emprunts; qu'ils appartiennent aux églises orientales ou qu'ils soient de notre Occident. Ainsi nous irons interrogeant sans interruption les panégyristes de la bienheureuse Vierge, depuis les temps apostoliques jusqu'aux temps plus rapprochés de nous, où la théologie scolastique héritera des enseignements des Pères pour les coordonner en un corps complet de doctrines.

Entre les écrits *authentiques* des Pères et des écrivains ecclésiastiques dont je viens de parler, se place toute une classe d'ouvrages insérés, eux aussi, dans

les mêmes collections, et dont les auteurs sont inconnus ou douteux. Grand nombre de ces ouvrages sont d'une valeur assez médiocre; mais il en est de remarquables, et qui méritent à tous égards d'être consultés et mis en œuvre.

Tels sont, par exemple, deux traités sur l'Assomption attribués l'un à saint Jérôme, l'autre à saint Augustin; un sermon des Louanges de la Mère de Dieu rangé communément parmi les œuvres de saint Épiphané; un opuscule sur l'Excellence de la Vierge, un autre sur sa Conception, dont on a longtemps fait honneur à saint Anselme de Cantorbéry. A côté des œuvres que je viens de signaler, on pourrait en énumérer nombre d'autres qui, pour n'être pas authentiques, c'est-à-dire, pour ne pas émaner des Pères dont elles portent encore, ou dont elles ont porté le nom, sont loin d'être sans autorité. Nous en tirerons donc parti; mais nous aurons soin de les restituer à leurs auteurs, quand il sera possible de les découvrir, ou du moins d'avertir le lecteur qu'ils ne sont ni du temps ni des Pères auxquels on les a rapportés.

Je disais plus haut combien il est déplorable de trouver une doctrine si vague et superficielle dans une foule d'ouvrages, écrits pour vulgariser les privilèges de la bienheureuse Vierge parmi les fidèles. Ce qui ne l'est pas moins, c'est de voir avec quelle incroyable légèreté, pour ne pas dire, avec quel sans-gêne, les textes des Pères sont allégués dans ces mêmes ouvrages. Il y a de légitimes excuses pour les écrivains des temps plus reculés. Les éditions qu'ils avaient entre les mains

étaient fautives ; la critique avait à peine commencé son œuvre. Ce n'est donc pas merveille qu'ils aient souvent erré dans l'attribution des textes, et il y aurait injustice à leur en faire un crime. Mais ce qui était pardonnable aux quinzième, seizième et dix-septième siècles ne l'est plus aujourd'hui. Et pourtant, si l'on compare une foule de livres plus modernes avec les anciens, on voit avec stupeur que les défauts signalés, loin de diminuer, se sont multipliés comme à l'infini. Il faudrait des volumes pour relever toutes les incorrections commises en ce genre (1).

Encore, si l'on s'en tenait à mettre sous le patronage de quelque Père des textes appartenant à d'autres. Mais que de textes dont il est absolument impossible de trouver la provenance, et qui sont de pure invention, bien qu'on nous les présente sous l'égide d'auteurs célèbres par leur science et leur sainteté. La

(1) La grande cause de méprises si fréquentes, c'est qu'on ne remonte pas aux sources. On a lu dans tel ou tel livre un texte qui peut revenir à la matière dont on s'occupe ; et vite, sans s'inquiéter d'en vérifier l'origine et la valeur, on en fait usage, comme s'il était d'une autorité hors de conteste. C'est diminuer le travail ; mais croyez-vous que la sainte Vierge en soit plus honorée ? C'est ainsi qu'on voit dans des livres écrits de nos jours S. Ignace d'Antioche, Tertullien, S. Cyprien, S. Athanase, S. Denys l'Aréopagite, tous les SS. Grégoire, S. Jérôme, S. Augustin, S. Basile, S. Méthode, S. Irénée, S. Epiphane et bien d'autres, apporter en témoignage des textes qu'on chercherait vainement dans leurs œuvres authentiques. Il y a quelques mois à peine, j'ouvrais au hasard un recueil de date récente, dont j'avais lu de pompeux éloges. Les deux pages qui s'offrirent à mes yeux contenaient six passages des Pères. Pas un seul n'appartenait à l'auteur indiqué ; tous étaient apocryphes. Or, ce ne sont pas seulement les anciens Pères à qui l'on prête ainsi des enfants qu'ils n'ont pas connus ; ce sont encore les Pères ou les grands théologiens plus rapprochés de nous : S. Bernard, S. Anselme, le B. Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, pour ne pas parler des autres. J'en donnerai mainte preuve dans le cours de cet ouvrage.

gloire de la sainte Mère de Dieu n'a rien à gagner du fait de pareilles inexactitudes. Si prodigieux est le nombre des œuvres authentiques, composées à son honneur pendant tout le cours des siècles chrétiens, qu'il suffit pleinement à la faire connaître avec toutes ses grandeurs. Encore une fois, je ne prétends pas exclure de son éloge tout sermon, tout opuscule, tout traité dont on ne pourrait indiquer exactement l'auteur ; ce serait, en plus d'un cas, se priver d'une mine précieuse ; mais encore faut-il qu'on n'aille pas travailler les textes ou les attribuer de gaieté de cœur à qui n'en a jamais eu la paternité (1).

J'aurais dû peut-être abréger, ou même omettre, ces réflexions qui pourtant ne sont injurieuses pour personne, puisque je n'ai signalé particulièrement ni un titre d'ouvrage ni un nom d'auteur. Mais il m'a semblé qu'elles serviraient à me justifier moi-même d'avoir si minutieusement indiqué la source des textes, dont je me servirai dans la suite de mon travail. Il m'a paru que je devais à l'honneur de la bienheureuse Vierge de n'apporter, pour la louer, aucun texte dont je n'aie

(1) Qu'on me permette de signaler un procédé, sans doute inconscient ; dont j'ai trouvé plus d'un exemple. Voici un passage originairement tiré de Basile de Séleucie ; que faut-il pour qu'il soit du grand docteur, S. Basile ? Retrancher en le citant, de Séleucie, et ajouter l'épithète *Saint* avant le nom de l'auteur. Cet autre est de Bernardin de Busti, un sermonnaire du moyen-âge, ayant plus de zèle que de vrai savoir ; on en fera par un procédé analogue une pensée de S. Bernardin de Sienna ou de S. Bernard de Clairvaux. A coup sûr, ce n'est pas un grand crime ; mais pourtant ce sera pour plusieurs une raison suffisante pour fermer un livre où pareilles bévues se retrouvent assez souvent.

vérifié la provenance, et que mon lecteur ne puisse contrôler après moi.

Peut-être aussi trouvera-t-on que je fais de trop fréquents et de trop longs appels aux témoignages. Pourquoi ne pas en extraire la substance pour l'insérer dans la suite du texte; pourquoi, s'il est parfois utile de donner quelque extrait littéral, ne pas le faire brièvement; pourquoi surtout multiplier des citations encombrantes, quand il suffirait d'une ou deux phrases pour porter la conviction dans les âmes? Cette objection n'est pas nouvelle; on l'a faite à beaucoup d'autres. Et pourtant, de tous ceux qui ont écrit les meilleurs ouvrages sur la sainte Vierge Marie, il n'en est aucun qui n'ait cru devoir passer outre. Éclairer les esprits, échauffer les cœurs, tel est le double but qu'on doit se proposer quand on traite des grandeurs de la Mère de Dieu. Or, les paroles des Saints et des Pères ont une efficacité merveilleuse pour faire atteindre ces deux fins.

Qu'on me parle d'un privilège singulier de la Mère de Dieu, et que j'entende tant de grands et saints personnages l'affirmer dans toute la série des siècles et sur toutes les plages, pourrai-je ne pas unir ma croyance à leur croyance, sensiblement persuadé que l'Esprit de vérité seul peut former un tel accord? Et ma conviction sera d'autant plus forte que j'entendrai les propres accents de ces grands témoins : parce que cela même écartera je ne sais quelle défiance qui pourrait se faire jour, si l'on se contentait d'en appeler à leur témoignage, sans qu'ils parlent eux-mêmes.

Mais c'est à la volonté surtout qu'il est utile de faire entendre le langage des Saints. Des paroles qui sortent d'un cœur possédé par l'Esprit de Dieu et tout pénétré de son onction, se ressentent toujours de leur origine : elles portent à ceux qui les lisent un parfum de dévotion qu'on attendrait vainement de toute autre parole. Et voilà pourquoi des citations nombreuses et relativement assez longues, dussent-elles en alourdir la marche, auront une place de choix dans le présent ouvrage.

Je ne craindrai pas non plus de rapporter textuellement les idées et les raisonnements des maîtres de la Théologie scolastique. Si parfois il se rencontre, dans les extraits que je ferai de leurs œuvres, quelques-unes de ces formules techniques à l'usage de l'École, je tâcherai de les expliquer par une courte paraphrase pour les rendre intelligibles. Les passer sous silence, ce serait oublier qu'elles ont l'avantage inappréciable d'apporter à l'expression des idées une précision, une force que des formes de langage plus élégantes seraient souvent impuissantes à donner?

VI. — J'ai dit le sujet de cet ouvrage, l'importance capitale des matières qui s'y traitent, et les sources diverses où nous puiserons nos développements.

J'ajoute, en dernier lieu, que je ne m'en tiendrai pas à proposer les dogmes strictement définis, ni même à rendre raison de ces mêmes dogmes, autant que faire se peut. Ce sera là, sans doute, notre but principal. Mais il ne faut pas oublier qu'en dehors de ce do-

maine, il y a nombre de questions plus ou moins incontestables, sur lesquelles on ne pourrait garder le silence, sans tromper la pieuse attente du lecteur, et sans sortir de la voie frayée par les plus illustres et par les plus saints panégyristes de la Mère de Dieu. Longtemps avant que l'Église eût défini la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, ils l'avaient enseignée, expliquée, défendue. Mais, tout en dépassant les limites de la croyance obligatoire, nous nous garderons de donner comme des vérités de foi ce qui n'est qu'une opinion plus probable, ou, tout au plus, une doctrine moralement certaine.

S'il ne nous appartient pas de devancer les jugements de l'Église, ce serait montrer trop d'indifférence pour la Mère de Dieu, que de mesurer ses louanges à l'obligation stricte que nous imposent les jugements déjà portés, lors même que des raisons sérieuses nous invitent à lui reconnaître d'autres privilèges. ! Tel n'est pas l'esprit de la sainte Église, et s'il fut jadis une école qui craignait par-dessus tout d'aller trop loin dans l'éloge, nous savons que cette mère des chrétiens, loin de l'encourager de son approbation, ne cessa de bénir ceux qui combattaient pour la plus grande gloire de la Mère de Dieu, sa mère et la nôtre.

Mon vœu le plus cher, et la récompense que j'espère de mon travail, serait d'occuper une humble place dans l'innombrable armée de ces dévoués serviteurs de la bienheureuse Vierge. C'est pourquoi je vous fais humblement la prière que l'Église met sur les

lèvres de ses enfants et des vôtres, ô Vierge sacrée :
*Dignare me te laudare, Virgo sacrata; da mihi
virtutem contra hostes tuos (1).*

(1) Je citerai les Pères d'après la Patrologie de Migne. Les lettres *P. G.* renverront à la Patrologie grecque, et les lettres *P. L.*, à la Patrologie latine. Le premier numéro qui suivra indiquera le tome, et le second, la colonne.